

petit domaine dont son père avait hérité de ses parents. Ce domaine s'était accru par les économies, la bonne conduite de cette honnête famille ; il était situé dans un département du centre de la France, où la terre était d'assez bonne qualité, mais mal cultivée ; cette propriété était connue sous le nom de *Champ de la Grange*.

Pierre Routineau était fils unique : aussi, faisait-il la joie de ses parents qui l'élevait avec une tendresse sans bornes ; comme ils étaient assez à l'aise, ils envoyaient leur fils à l'école, où il apprit à lire et un peu à écrire.

Le vieux Routineau qui n'avait pas grand'chose à faire, sur son petit champ de quarante arpents, se nourrissait abondamment et flattait souvent sa bouteille. Aussitôt que le fils fut assez fort pour labourer et faire les autres travaux que nécessite la culture d'une terre, le père renonça à toute occupation sérieuse et ne pensa plus qu'à gonfler démesurément son ventre par l'abondance des viandes et du vin. Il alla si vite dans cette voie périlleuse, que bientôt il devint une masse informe qu'on se montrait du bout du doigt. Un jour qu'il promenait sa nonchalance et son ennui le long des grands chemins, il fut frappé d'apoplexie et expira dans un fossé, d'où on le retira quelques instants après.

La mère Routineau fut affaiblie d'abord par la douleur, mais elle noya son chagrin et sa vie dans le vin, et au bout de deux mois, elle alla rejoindre sa chère moitié.

Ainsi orphelin à l'âge de vingt ans, Pierre se trouva propriétaire du champ de la Grange. Il conserva une vieille servante, qui avait toujours été au service de ses parents, étant spécialement chargée du soin de leurs trois vaches et de deux cochons qu'on engraisait tous les ans.

Il prit aussi à son service un petit domestique qui était chargé de panser ses bœufs qu'il employait au labour et un cheval qui servait à la cariole et à d'autres petits charrois.

Tous les ans, le champ était partagé en trois soles ou *saisons*. Dans l'une, on mettait du blé, dans la seconde de l'orge ou de l'avoine, on laissait la troisième en jachère. C'était la coutume du pays et jamais personne n'avait songé à y rien changer.

Pierre cultivait lui-même ses terres et lorsqu'il était dans la nécessité d'aller au marché, et qu'il désirait prendre un peu de bon temps, le petit domestique labourait à sa place. Quant au ménage, il était entièrement abandonné aux soins de la vieille servante.

Routineau ne tarda pas à souffrir de son isolement, et il se décida bientôt à prendre femme.

Fils de famille, assez beau garçon, bon laboureur pour une localité aussi arriérée, d'une humeur douce, quoiqu'un peu entêté, possesseur d'un bien

qui pouvait le faire vivre à l'aise, Pierre était un de ces rares partis qui n'ont qu'à se montrer pour être accepté et que toutes les fillettes d'un pays convoient. Après avoir fréquenté plusieurs filles de bonne famille, après bien des hésitations qui mirent toutes les langues en mouvement, il se décida pour la fille d'un cultivateur aisé du village voisin. Elle était gentille, alerte, aimait la danse et la toilette et avait quelque bien à espérer, bref, elle avait tout ce qu'il fallait pour plaire au jeune Pierre.

On fit une noce extravagante qui dura trois jours et qui mit, en quelque sorte, les jeunes époux à sec, et et d'autant plus que notre petit propriétaire n'avait rien épargné pour faire de sa femme une poupée frisée et enrubantée des pieds à la tête.

Mais si Routineau se trouva pour le quart d'heure, sans argent, il se dit qu'il avait sa récolte en terre, et que dans quelques semaines il couperait sa moisson. Le jeune couple fit bon ménage, et bien que Françoise aimât la toilette, une fois mariée, elle devint assez bonne ménagère.

Elle devint bientôt mère de deux jumeaux. Ces enfants qu'elle aimait tendrement, étaient délicats, vifs, très gentils, c'étaient de vrais bijoux, surtout aux yeux de leur maman. Ils se nommaient Jules et Adolphe.

L'année suivante, elle eut un autre enfant, qui, au contraire des deux premiers était gras, fort et d'une grande douceur.

Quand les jumeaux eurent atteint l'âge de 7 à 8 ans, Françoise répétait sans cesse : mes petits *gars* sont gentils ; tiens, Pierre, si tu veux m'en croire, nous les ferons instruire, et nous tâcherons d'en faire entrer un au Séminaire, et à l'autre, nous lui donnerons un état. Tu garderas Louis (c'était le nom du troisième) pour t'aider à travailler : car, tu ne pourras pas toujours tenir le manche de la charrue, comme tu le fais maintenant ; c'est bien le moins que tu en gardes un pour t'aider.

Pierre tomba dans le filet et dit à la jeune mère : femme tu as raison ; nous avons un peu de bien, et j'espère que nous l'augmenterons ; pourquoi ne ferions-nous pas un prêtre de notre Jules et un homme d'affaires de notre Adolphe. Ils auraient bien moins de peine qu'à labourer la terre.

Dans ce but, après leur avoir fait apprendre à lire et à écrire, à l'école du village, ils prièrent Monsieur le Curé de leur enseigner le latin. Quant à Louis, on l'envoya quelque temps à l'école où il apprit à peine à lire ; son père et sa mère pensaient qu'il en saurait toujours assez pour bien labourer.

Une petite fille qui fut nommée Jeanne était venue après Louis.

Pierre passait dans le pays pour assez bon cultivateur, il labourait droit,

tenait ses sillons propres ; mais il avait de fausses idées quant à l'agrandissement de sa propriété. Il croyait qu'il valait mieux, de temps en temps, acheter quelques lopins de terre, même à crédit plutôt que de faire des dépenses pour augmenter le nombre de ses animaux ou améliorer ses instruments aratoires. Son père avait toujours fait de même, et il avait toujours bien vécu.

Françoise faisait du beurre, élevait des volailles ; mais elle n'avait que trois brebis, et chaque année, elle vendait les agneaux, après le sevrage. Cependant, elle avait la réputation d'être une habile femme de ménage.

Pierre n'engraissait pas beaucoup ses terres, parcequ'il manquait d'animaux ; trois vaches, deux bœufs, un cheval, trois brebis étaient peu pour son domaine. Et encore son fumier dont il se vantait de prendre un très grand soin, était-il noyé, lavé par les pluies, puis desséché et brûlé par le soleil.

Le fumier des vaches était enlevé de l'étable seulement tous les deux mois, parceque Pierre était sous la fausse impression qu'elles en faisaient plus quand on ne les nettoyait pas plus souvent.

Cela déplaisait bien un peu à Françoise, qui était proprette, car elle se plaçait difficilement sans se salir, pour traire ses vaches ; mais sa mère n'avait jamais été mieux servie.

Les enfants de Pierre et de Françoise grandissaient à vue d'œil, on les habillait en monsieur, ce qui coûtait fort cher, et la maman commençait à se priver de bien des choses, pour suffire aux dépenses de ses fils. Ils étaient intelligents, vifs ; mais légers et orgueilleux. Mais, disait on ; il faut que la jeunesse se passe, et ces défauts disparaîtront quand l'un sera au Séminaire, et l'autre en apprentissage à la ville. Routineau et sa femme étaient si heureux de l'espérance qu'ils avaient conçue, qu'ils faisaient déjà maint châteaux en Espagne, sur l'avenir de ces fils chéris. M. le curé, dont la bonté était sans terme, les aimait beaucoup, et il espérait qu'ils feraient leur chemin, s'ils voulaient travailler et devenir sages.

Françoise, dans ses rêves de bonheur, voyait déjà Jules vicaire au chef lieu de canton, puis desservant de leur paroisse ; car M. le curé commençait à être vieux. Son ambition allait encore plus loin ; son Jules obtenait une cure dans quelque ville où son Adolphe était gros négociant.

Aussi ne leur refusait-elle rien pour leur toilette ; il fallait, disait elle, les habituer à être propres et bien tenus. Les enfants profitaient largement de ce bon vouloir, et nul autre garçon du canton, n'était aussi bien habillé. Leur frère, Louis, qui avait cessé d'aller à l'école dès l'année précédente, était sur un ton bien inférieur, mais